ALEX SOL
LE COUVENT DES PASCALINES
POCHE
BELLADONE

ALEX SOL
LE COUVENT DES PASCALINES

Elles étaient censées les sauver…

France, 1871. Depuis quatre mois, Louise est enfermée au couvent des Pascalines, loin des salons parisiens qu'elle aime tant. Tombée enceinte hors mariage à l'âge de 17 ans, elle a été envoyée ici, comme tant d'autres jeunes filles, pour dissimuler sa grossesse. Si ses journées sont tristes et monotones, ses nuits sont perturbées par des cris déchirants qui – elle en est persuadée – ne résultent pas que des douleurs de l'accouchement. Il arrive même que certaines pensionnaires disparaissent après avoir mis au monde leur enfant. Alors, quand surviennent ses premières contractions, Louise n'a plus qu'une idée en tête : s'enfuir. Mais lorsqu'elle découvre ce que cache la congrégation, elle comprend que les sœurs seront prêtes à tout pour la réduire au silence.

Un thriller horrifique époustouflant, qui dénonce les violences faites aux femmes à la fin du XIX^e siècle.

« J'AI LU CE LIVRE EN APNÉE. IMPOSSIBLE POUR MOI DE M'ARRÊTER, J'ÉTAIS COMME HYPNOTISÉE. »

@letempsdunpolar

Autrice de thrillers, d'horreur et de fantasy, **Alex Sol** vit à Toulouse depuis 2021, où elle se consacre entièrement à l'écriture. Après plusieurs succès en autoédition, *Le Couvent des Pascalines* marque son arrivée en maison d'édition.

ISBN : 978-2-488853-01-9
9 782488 853019

8,90 euros
Prix TTC France

Texte intégral
Rayon : Thriller

Adaptation : Tangui Morin
Illustration : © Alex Sol

FABRIQUÉ EN EUROPE
éditeur écoresponsable

Remède ou poison, la belladone, parfois surnommée « cerise du diable » ou « bouton noir », accompagne les femmes depuis des siècles dans leurs soins comme dans leurs vengeances.
Les éditions Belladone sont nées de l'envie d'explorer toutes les nuances du noir au féminin. À l'image de cette plante empoisonnée, nos héroïnes séduisent, déroutent et peuvent s'avérer mortelles. Méfiez-vous des apparences...

LE COUVENT DES PASCALINES

© Belladone, une marque des éditions Leduc, 2026
76, boulevard Pasteur
75015 Paris – France

ISBN : 978-2-488853-01-9
Maquette : Camille Carlos

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Éditions.Belladone), sur Instagram (@editionsbelladone) et sur TikTok (@editionsbelladone) !

Belladone s'engage pour une fabrication écoresponsable ! Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Alex Sol

LE COUVENT DES PASCALINES

Roman

Attention : ce livre aborde des sujets qui pourraient rappeler des traumatismes à certaines personnes. Une liste complète des avertissements (trigger warnings) est disponible sur mon site :

https://www.alexsol.fr/avertissements/

PLAYLIST

Time Will Catch Me First – Peter Crowley
Lux Aurumque – Eric Whitacre
Miserere mei, Deus – Gregorio Allegri, interprété par Tenebrae
De Profundis – Daughters of Mary
De Profundis – Dead Can Dance
Six Feet Underground – Parov Stelar, Claudia Kane
Berghain – ROSALÍA, Björk, Yves Tumor
Papa can you hear me – Barbra Streisand
Requiem, K. 626 – Wolfgang Amadeus Mozart

CHAPITRE 1

Couvent des Pascalines
13 septembre 1871

Les couloirs du couvent se vident le soir, pour autant, les cris, eux, ne cessent pas.

Si nous n'avons pas le droit de circuler une fois la nuit tombée, nous entendons les hurlements des filles en train d'accoucher. Les pleurs des bébés, quant à eux, traversent moins les murs de pierre, et puis ils ne restent pas longtemps. Les sœurs trouvent très vite des familles à qui les confier. Les listes d'attente sont longues, en particulier depuis l'épidémie de mort infantile que le couvent a connue il y a moins d'un an.

Cela fait quatre mois que je suis arrivée, quatre mois que mes parents m'ont laissée aux bons soins de la congrégation des sœurs Pascalines afin de cacher ma grossesse et d'enfanter à l'abri des regards. Ils n'assument pas que leur fille unique de dix-sept ans se soit, comme ils le disent si

bien, « fait engrosser aussi facilement ». Mon père jouit d'une très belle réputation au sein de la grande bourgeoisie de la capitale, il ne faudrait surtout pas que je la « ternisse avec mes fornications hors mariage ».

Cette hypocrisie me laisse un goût amer dans la gorge. Les liaisons et les adultères sont nombreux, mais tant qu'aucun ventre ne grossit, personne ne dit rien. Je ne me suis pas donnée au premier venu, mais à mon futur fiancé.

Quoi qu'il en soit, je suis là. Dans cette chambre inconfortable, grande comme nos débarras de Paris, sans cheminée pour me réchauffer, sans domestiques à qui parler et raconter mes journées...

Cela fait déjà quatre mois que j'entends toutes sortes de cris et de hurlements, le jour, la nuit, le matin, le soir. Parfois même à l'heure du déjeuner. Cela effraie les nouvelles, mais elles s'habituent vite. Parce qu'à part les râles des mères en train d'accoucher et ceux des bébés, la nuit, la tranquillité règne. Les sœurs font vœu de silence de la dernière prière du soir au petit matin.

Allongée sur mon lit, dans cette chambre que je partageais avec une jeune femme partie la veille, éclairée par deux misérables bougies qui ne tarderont pas à être consumées, je soupire en passant mes mains sur mon ventre. C'est pour bientôt. « Une semaine », ont-elles dit.

Je ris souvent des sœurs qui veillent sur nous, me moquant d'elles dès que l'occasion se présente. Je n'ai jamais compris cet extrémisme religieux qui pousse des personnes à renoncer aux plaisirs de la vie dans le but de prier toutes les trois heures. Cependant, malgré leur froideur, je dois admettre qu'elles prennent bien soin de nous.

Un nouveau hurlement traverse les murs et me couvre de frissons. Claudia.

Je me hisse sur les avant-bras. La couverture rêche glisse sur moi.

Nous savions toutes que son accouchement serait difficile. Elle attend des jumeaux. Ils la fatiguaient tellement qu'elle ne pouvait même plus marcher seule ces dernières semaines.

Je plaque mes mains sur mes oreilles. Je n'ai pas besoin d'entendre ce qui m'attend. Je ne supporte plus ces cris, je veux qu'ils cessent ! Je m'imagine déjà à moitié nue en train d'accoucher sur une table entourée de religieuses au visage grave m'ordonnant de pousser.

Aucune d'entre elles n'a jamais porté la vie, n'a jamais eu des nausées pendant des mois, des malaises aux moments les plus inopportuns, des envies pressantes à tout moment. Aucune d'entre elles ne sait ce qui nous attend vraiment.

Encore une fois, quelle hypocrisie !

Claudia, qui a quinze ans à peine, hurle de nouveau. Son cri déchire l'air. Personne ne parle dans les dortoirs. J'imagine que cela porterait malheur. Même les filles qui partagent des chambres de dix n'osent prononcer un mot lors des accouchements. Leurs babillages perpétuels s'interrompent le temps des délivrances.

Je n'arriverai pas à dormir. Je lirais bien les ouvrages de médecine que m'a rapportés Irène, une novice pas très jolie qui m'aime bien – je pense qu'elle est rentrée dans les ordres pour cacher son attirance pour les femmes et je dois avouer jouer un peu là-dessus pour lui demander des services –, mais je dois économiser mes dernières chandelles.

J'aimerais me retourner pour enfouir ma tête dans mon oreiller, mais mon ventre m'en empêche. La source de mes problèmes donne un coup de pied, ou bien

peut-être un coup de main, et frappe directement dans ma vessie. Je me relève avec peine pour m'asseoir, les yeux fixés sur le pot de chambre dans l'angle de la pièce. J'aurais dû le laisser plus près du lit.

CHAPITRE 2

À peine les primes chantées, les premières après le lever du soleil, on frappe à la porte de ma chambre. Je trouve cela vraiment étrange de prétendre que je pourrais refuser une visite, après tout, les sœurs m'enferment chaque soir.

Je pose ma brosse sur mon lit et place mes longs cheveux bruns sur mon épaule.

— Oui ?

Sœur Caroline – je suis certaine que c'est elle, c'est toujours elle – déverrouille la porte et abaisse la grande poignée en fer.

Une jeune fille de mon âge se tient debout près de la sœur dans son horrible habit. Les mains appuyées sur le ventre, elle fixe le sol. Des taches parsèment ses vêtements de mauvaise qualité et le bas de sa jupe est couvert de boue séchée. Pourtant, il n'a pas plu depuis deux semaines par ici. Je fronce le nez. On ne va tout de même pas m'imposer cette souillon comme colocataire !

— Bonjour, Louise, me salue sœur Caroline la bouche pincée comme toujours, je te présente Eugénie. Elle va partager ta chambre.

Je ne dis rien et observe la fameuse Eugénie. Elle est un peu plus grande que moi et plus mince aussi. Ses longs cheveux blonds crasseux cascadent jusqu'à sa taille.

Le ventre moins proéminent que le mien, elle cherche du regard quel lit elle va occuper. Je tousse alors qu'elle s'approche du mien. Elle détourne les yeux et s'avance vers la paillasse plus petite.

Je me tourne vers Caroline. La sœur a cinquante ans mais elle en paraît facilement vingt de plus, tant son habitude de froncer les sourcils l'a vieillie de manière prématurée. L'autre jour, une courte mèche de cheveux d'un blond fade dépassait de sous sa coiffe. C'était si surprenant de la part de cette femme toujours stricte que je n'ai rien trouvé à lui dire sur le moment.

— Peut-être pourriez-vous lui donner des vêtements plus propres ? proposé-je.

Caroline me toise en secouant doucement la tête.

— Louise, n'avons-nous pas déjà parlé de ta façon de t'adresser aux autres pensionnaires ?

— Elle empeste, fais-je remarquer sans ciller.

Derrière moi, Eugénie se crispe et renifle.

Mes mains se posent instinctivement sur mon ventre. Il me tarde tant d'être délivrée ! Sortir de cet endroit lugubre, dire au revoir à ces nonnes glaciales et recommencer ma vie dans ma chambre confortable de Paris. Retourner aux bals, retrouver Gustave. Enfiler de nouveau des robes cintrées. Parler et rire le soir ! Manger de bons plats, boire du vin ! Pouvoir étudier sans avoir à me cacher. Rabrouer les hommes qui cherchent à

asseoir leur pseudo-dominance sur moi et leur prouver que je suis bien plus savante qu'eux !

— Peut-être alors pourrais-tu lui prêter une des nombreuses robes que tes parents t'ont envoyées ? propose sœur Caroline.

— Où sont ses affaires ? répliqué-je.

— Elle n'en a pas. Plusieurs de tes robes ne te vont plus, de toute façon, et je suppose que tu ne les remettras pas.

La nonne sort de la chambre sur ces mots. Elle ne ferme pas à clef. Au moins, la nouvelle va pouvoir aller se laver. Je me tourne vers Eugénie. Assise sur sa couchette, elle se tient voûtée. Ses mains tremblent. Un petit carnet dépasse d'une des larges poches de sa jupe, il a l'air bien rempli.

Je roule des yeux, mais me dirige vers le coffre où sont rangés mes vêtements. Après plusieurs essais infructueux, ce satané ventre m'empêchant d'effectuer les mouvements les plus simples, je parviens enfin à l'ouvrir. Je pousse les lettres de Gustave qu'Irène m'apporte en secret – et qu'elle lit aussi, je vois bien que les enveloppes sont déjà ouvertes lorsqu'elle me les donne – et saisis une des robes que j'aime le moins. Je me retourne et la tends à Eugénie sans m'approcher.

Si elle la veut, il va falloir qu'elle se lève pour l'attraper.

* * *

Eugénie pleure constamment mais, heureusement, elle le fait en silence. Moi, j'étudie en songeant à tout ce que je vais retrouver en rentrant à la capitale. Les bals, surtout... Oui, ce sont les bals qui me manquent le plus.

Une petite voix faible s'élève soudain.

— Depuis combien de temps es-tu là ? me demande-t-elle.

Je tourne la tête dans sa direction. Cherche-t-elle à faire la conversation ? Sérieusement ?

— Euh... Quatre mois.

— Quatre mois ? s'étonne-t-elle. C'est bien long.

Elle me regarde, curieuse. Elle a cessé de pleurer. Bien.

— Je devais cacher...

Je pointe mon ventre du doigt.

— ... ça.

— Tu n'en voulais pas ?

— Je ne suis pas mariée ! m'exclamé-je.

— Oh, oui... D'accord. J'avais une question...

Ça m'aurait étonnée.

— Est-ce que... est-ce qu'on s'occupe bien de nous ici ?

Je hausse un sourcil. Une remarque acerbe s'invite sur ma langue, mais l'image de sœur Caroline et de son regard sévère un peu plus tôt me pousse à la ravaler.

— Hmm... Disons que ce n'est pas le grand luxe, mais les sœurs nous donnent à manger et veillent sur notre santé. Si tu n'arrives pas à faire de repas complets à cause des nausées, tu peux aller manger plusieurs fois dans la journée. Il y a toujours quelqu'un pour préparer quelque chose. Et si tu es trop faible, les novices te servent dans ta chambre. Récemment, les sœurs ont engagé un docteur qui intervient pour les accouchements difficiles..

— Il n'y avait pas de docteur avant ?

— Non. Les sœurs sont presque toutes infirmières, elles savent ce qu'elles font.

— Alors, pourquoi avoir enrôlé un docteur si elles savent ce qu'elles font ?

Elle n'est vraiment pas maligne, celle-là !

— Pour les aider, pardi. Quand il y a plusieurs accouchements au même moment, c'est très utile.

— Ça arrive souvent ?

Je me rappelle les rumeurs qui courent et ma gorge se serre.

— Ça arrive, c'est tout.

Je ne veux pas y penser.

CHAPITRE 3

Dès que la température le permet, vers la fin de matinée, je sors de ma chambre, traverse les couloirs de pierres grises et pars me promener dans le jardin du cloître. Il s'agit du seul endroit où je me sens bien ici.

Les religieuses, qui d'ordinaire ne font pas vraiment preuve d'ostentation, ont fait de cet endroit un havre de paix et de beauté. Des rosiers en fleurs encadrent le jardin où buissons et autres plantes à fleurs se côtoient pour inviter à la méditation.

« La nature est le plus beau témoignage de la bonté du Seigneur », répète Irène à qui veut bien l'entendre.

Le soleil réchauffe mon visage et je soupire d'aise.

Je respire mieux depuis quelques jours, les sœurs disent que c'est parce que le bébé est descendu, il appuierait moins sur mon diaphragme. Je leur pose beaucoup de questions. J'étudie la médecine dès que je le peux. J'aimerais être infirmière. Après avoir vu toutes ces filles accoucher avant moi, je sais comment les choses se passent. Papa déclare que seules les femmes

pauvres travaillent, mais je ne suis pas d'accord, je désire apprendre. Il a bien conscience que rien ne m'en empêchera, pourtant il ne cède pas à toutes mes demandes. Enfin, pour l'instant. Il le fera, ce n'est qu'une question de temps. Il est fier comme un paon quand j'épate ses amis et relations avec mon esprit aiguisé et mes connaissances. Il ne sait pas vraiment ce qu'il veut.

Parmi les novices qui marchent en groupe, telles les braves brebis obéissantes qu'elles sont, vêtues de leur robe bleu clair et de leur cape blanche, j'aperçois Irène. Je croise son regard et elle me sourit. Elle secoue la tête afin de m'indiquer qu'elle n'a pas de nouveaux courriers pour moi. Je me mords la lèvre et mon cœur se serre. Voilà déjà plus d'une semaine que Gustave ne m'a pas répondu.

Devrais-je m'affoler ?

Non, il est fou de moi ! Je n'ai pas d'inquiétude, pourtant le doute s'installe. Il vient me voir un lundi sur deux au niveau du portail qui donne sur le couvent à 23 heures. Si tout se déroule comme prévu, ce soir sera notre dernière rencontre secrète avant l'accouchement.

Après avoir lézardé un long moment au soleil, je décide de retourner à ma chambre. Je ne croise personne – j'imagine qu'il fait trop frais pour les autres filles – jusqu'à ce que j'entende deux sœurs en train de discuter entre deux couloirs.

Elles ne m'ont pas vue.

Je recule de quelques pas, profitant de l'occasion pour les écouter. Il faut dire que les distractions se font rares ici.

— Vous devriez parler à sœur Marie-Paule, vous n'êtes pas en état de travailler, Suzanne !

— Ça ira, je vous assure.

Sœur Catherine soutient sœur Suzanne, dont le visage blafard ne laisse aucun doute quant à son état. Elle est malade. La pauvre a les joues émaciées et sa robe flotte autour d'elle. C'est vrai qu'elle a beaucoup maigri depuis mon arrivée, et ce n'est pas la seule. Toutes les sœurs ont perdu du poids.

Sœur Catherine insiste.

— Non. Ça ne va pas ! Quelques jours dans votre chambre vous feraient le plus grand bien. Je vais en parler à sœur Marie-Paule. Elle ne souhaiterait pas vous voir aussi mal en point.

Suzanne recule et prend appui sur le mur.

— Je vais faire attention, je vous le promets. Je prendrai plus de pauses.

Catherine laisse échapper un grognement mécontent. Cette réponse ne lui convient pas. Elle s'apprête à parler quand Suzanne la coupe de sa voix frêle et chevrotante.

— Nous aurons bientôt de quoi nous payer à nouveau des vivres et peut-être même de la viande. Il ne me reste que quelques jours à tenir. Je vous assure que ça va aller. Votre compassion me touche, Catherine. Vraiment. Dieu vous garde, ma sœur... Dieu vous garde.

Je me demande où elle pense trouver cet argent. Les sœurs ne mangent plus à leur faim depuis bien avant mon arrivée. L'état de Suzanne ne me surprend pas. J'ai même une pointe au cœur pour elle. Elle n'a pas quarante ans, j'en déduis qu'elle a toujours été de constitution fragile.

— Si vous acceptez de vous reposer, énonce Catherine, si vous reconnaissez que vous n'êtes pas en état de travailler, on vous donnera une ration supplémentaire de nourriture.

— Jamais, se défend Suzanne. Jamais je ne prendrais une ration de nos pensionnaires ! Je peux tenir. Vous voyez, je suis debout.

— Vous tenez à peine sur vos deux jambes, Suzanne !

Sœur Catherine regarde autour d'elle et je m'enfonce davantage dans ma cachette.

— Prenez ça, murmure-t-elle. Il est un peu sec, mais cela sera mieux que rien.

— Oh, je ne peux accepter !

Je tends le cou. Sœur Catherine place un morceau de pain dur dans la main de sœur Suzanne. Elle n'acceptera pas un refus.

— Très bien, très bien, renonce Suzanne. Je vous remercie, vous êtes si bonne.

— Vous l'avez dit vous-même, nous allons avoir une rentrée d'argent. Nous devons nous entraider. Mais vraiment, promettez-moi de vous ménager.

— Je vous le promets.

Sœur Catherine reprend plus bas. Je peinerais presque à l'entendre.

— J'espère que nos pensionnaires savent à quel point nous leur sommes dévouées.

CHAPITRE 4

Quatre mois plus tôt

— Mademoiselle ? m'appelle Sarah, me sortant de mes pensées.

Je contemple la campagne par la fenêtre de la voiture tirée par deux chevaux.

Le printemps touche à sa fin, ma saison préférée à Paris, et j'en suis privée...

— Mademoiselle ?

Ma domestique insiste. Je tourne la tête vers elle.

— Nous arrivons, m'indique-t-elle de sa voix douce. Le chauffeur a frappé. Je pense que nous y serons dans une dizaine de minutes.

Ne pas pleurer, ne pas pleurer. Je refuse que Sarah me voie sangloter.

« Ne te laisse pas aller devant le personnel ! » me reprendrait Mère.

Je vais affronter cette épreuve avec dignité et prétendre que je souffrais d'une forte grippe ou d'un autre

mal à la mode. Je suis sûre que Mère a déjà trouvé quoi raconter à ses amies.

Le regard de la jeune femme descend sur mon ventre. Impossible à présent de cacher mon état. Je plaque une main dessus par réflexe.

— S'il vous manque quelque chose, vos parents ont promis qu'ils m'enverraient vous l'apporter. Vous n'aurez qu'à m'écrire... Enfin, leur écrire. À eux, bien sûr ! Mais j'ai bien vérifié, il me semble que nous n'avons rien oublié.

Elle est si gentille et attentionnée. Elle est ce que j'ai de plus proche d'une amie. D'une véritable amie. Depuis combien de temps travaille-t-elle pour nous ? Peut-être six ans, et pourtant, elle n'a que vingt-deux ans.

— Je sais, annoncé-je avant de regarder vers l'autre fenêtre.

C'est là que je le vois : le couvent des Pascalines.

Une masse de pierre grise immense plantée au milieu des champs, figée dans un autre siècle. Les murs montent droit, sans fioritures. Un clocher s'en élève, silencieux. Des fenêtres hautes, étroites comme des meurtrières. D'ici, je ne perçois aucun signe de vie.

La voiture s'arrête devant le portail ouvert. Deux sœurs nous attendent déjà, habillées chacune de façon différente. La plus âgée porte du noir et du blanc, tandis que l'autre du bleu et du blanc.

J'ai envie de reculer, d'ordonner à Marcel de faire demi-tour et de me ramener à Paris, à la maison. Pourquoi ni Père ni Mère n'ont-ils insisté pour que notre mariage soit avancé ? Nous étions presque fiancés, Gustave et moi. Qu'importe que je sois tombée enceinte avant le mariage, nous nous étions déjà promis l'un à l'autre. Je doute que Jésus nous juge pour